

Dire que les mots qui nous entourent nous façonnent donne à entendre que nous serions le fruit de la pensée du monde, c'est-à-dire d'une entité extérieure qui nous engendrerait grâce à son langage. Si c'est le monde qui me dit et me décrit, si les mots que j'utilise ne sont que ceux que je répète sans jamais les interroger, qui parle quand je dis « je » ? Où est le sujet quand le pronom personnel annonce qu'il ne s'appartient pas et qu'il se doit au dire qui l'a engendré ? Créer sa liberté consiste tout d'abord à se saisir du langage et à comprendre que nous pouvons en être le noyau et non plus simplement le fruit.

Si nous nous laissons happer par le discours de l'autre, c'est que nous n'avons pas encore senti dans notre chair l'aiguillon de notre singularité et l'appel à vivre. On ne peut vivre qu'en son nom et en son propre langage, celui qui parle quand je dis « je » est justement celui qui naît à sa propre existence en prononçant un « je » qui annonce qu'il sera désormais libéré de tous les « il » qui jusqu'alors le désignaient. Inversement, en se prenant pour un « il », en se référant sans cesse à celui que les autres nomment comme étant un « moi » plus ou moins acceptable, le sujet retarde sa conquête du langage et reste assujéti. En croyant écouter les mots qui nous façonnent, nous devenons matière dans le moule et le logos qui devait se faire chair nous fait viande. Nous nous offrons aux prédatrices séductrices qui nous chantent que notre sacrifice est inscrit dans la loi de la nature et qu'il en est ainsi depuis que le monde est monde (soit précisément, avant que le nôtre soit).

La lecture de Robert Misrahi amène le dépassement sans retour de cette éventualité : il ne sera désormais plus possible de laisser sa conscience kidnappée par la fureur d'un discours, ou de rester sans armes critique face à la fascination d'un verbe haut qui oblitère le sens au profit de la *sensation*. C'est que la parole qui ne parle pas pour dire quelque chose, en contournant le sens, détourne la conscience de sa plus précieuse nourriture. Le manque de dire assèche, affame et attriste. Au moyen d'images chocs et d'accusations d'un autre, toujours absent ou muet, la parole vide réussit à « produire un effet », en réalité, *son* effet, c'est-à-dire une colère, une rancœur, en bref, une violence. La parole creuse, qui se soustrait à la rigueur d'un dire, sous-entend toujours un innommé que la peur et l'angoisse croiront démasquer en lui attribuant le visage d'un autre menaçant ou coupable. L'effet alors produit est un effondrement des repères humains solides et solidaires. Au contraire de la propagande de l'effet dont la meilleure alliée est la terreur, la promotion du sens porte l'esprit à gravir les voies et à s'élever par la force de la compréhension.

À l'instar des « *mass media* », les propos de bistrot utilisent l'expression « les gens » pour mettre au rancart la responsabilité et évincer la relation sincère. Mais c'est surtout un dire sans sujet (impliqué en disant) que nous énonçons lorsque nous disons qu'« il y a des gens qui pensent ceci ou cela » (sous-entendu, pas moi) ou bien « qui font ceci ou cela » (pas moi bien sûr, mais eux sûrement) ou bien encore « même si moi j'amorce un changement, les gens ne suivront pas ». « Les gens » désignent tout à la fois le dire de l'absence et l'absence du dire. Dire, vouloir dire c'est chercher l'autre comme sujet à l'inverse de l'anonymat fuyant « des gens », entités muettes qui n'existent que dans l'argumentation fallacieuse de mauvaises fois plus ou moins obscures.

Si le propos souterrain peut s'extraire du dire, c'est qu'il choisit de désigner sans jamais nommer, ôtant

de fait tout droit de réponse qui signifierait en la présence de l'interlocuteur le jeu du dialogue et de la relation. Ce dire évasif sonne faux au sens où il joue à côté de l'intention comme les doigts d'un violoniste se posent à côté de la note empêchant la mise en vibration de toutes les harmoniques qui font la richesse et la cohérence du son. Si le mot juste résonne, c'est qu'il se place en relation, non seulement avec celui qui écoute, mais aussi avec les autres propos du discours. Le dire juste précède le dire vrai, il fait sonner le sens au diapason de l'intention. L'accord de l'instrument ici n'est pas un vain mot, en musique comme en sémantique il vaut comme cohérence en tant que relation harmonieuse et complémentaire. Le discours juste se met en relation avec l'auditeur, mais il permet à celui-ci de rester harmonisé avec lui-même. C'est ce qui manque précisément au discours faux qui engendre la schizophrénie (c'est-à-dire la scission entre le dire et l'intention) qu'on reproche tant aux politiciens qui abusent des médias. Le mot juste n'a pas besoin de la mise en scène grotesque qui vient se substituer à la fine harmonie à grand renfort de bruit et d'image choc morne, car l'insinuation et son cortège de fantômes effrayants se substitue au dire roboratif et moteur. « L'effet » n'est fondamentalement pas compatible avec « le dire ». C'est l'un ou l'autre : l'effet relève de l'é-motion (de ce qui est mêlé en nous et échappe à l'accord clair de notre conscience) alors que le dire met en mouvement une double compréhension de ce qui est en train de se dire et de celui qui est en train de comprendre. En d'autres termes, du sujet du texte ou de la parole et du sujet qui lit ou écoute. C'est en dévoilant la conscience comme intériorité saisissante que le dire révèle le monde en tant qu'espace d'actions libres où le sujet s'ébroue et jubile de sa propre existence.

Que fait Misrahi depuis plusieurs décennies ? Il écrit et il parle pour dire quelque chose, pour nous passer les mots séducteurs d'une liberté ingambe, qui, contre tout fascisme (qui littéralement fascine donc tétanise), travaille aux étirements souples et à l'agilité de l'esprit. En cela le dire est indissociable de la joie puisqu'il préside à l'action et aux « actes de la joie » misrahiens : fonder, aimer, agir.

Le dire comme voix du sens et voie de l'éthique

C'est en choisissant radicalement la voie du sens que Misrahi fait acte d'éthique en décidant de consentir (sentir avec le corps) à sa plus exacte sincérité. Misrahi ne relèguera pas les mouvements du corps à des inconscients névrotiques, il les interrogera, les écouterait et les dira : décision de ne jamais se manipuler soi-même en évitant ce qui en soi tente de signifier par le malaise ou l'angoisse, décision d'agir avec la crise comme jaillissement d'un sens nouveau à travers la déchirure. Ici le sens rejoint l'essence de l'homme comme désir selon Spinoza, Le sens et l'essence s'infiltreront l'un en l'autre, l'un comme eau, l'autre comme terre, l'un comme lit l'autre comme fleuve. Route, direction et énergie sont inséparables dans l'ordre du désir et de la joie.

Le dire a pour fonction de mieux faire comprendre un contexte, un mot, une idée. Mais sans doute le terme « faire comprendre » est-il encore trop injonctif alors qu'il s'agit plutôt de « laisser comprendre », de laisser autrui faire son chemin librement vers le sens sans chercher à lui imposer une direction par un ton comminatoire, ou séducteur. Le dire misrahi n'est ni directif ni directeur, il est compagnon et sherpa. Qu'est-ce que « laisser comprendre » si ce n'est permettre à l'auditeur, non seulement de s'orienter dans la pensée, mais aussi de mieux se saisir de lui-même afin de trouver son point de vue singulier ? La situation du point en tant que lieu intime est



intrinsèquement inaliénable, elle est le seul point à partir duquel un individu ne pourra jamais avoir tort, car elle est l'affirmation de son incarnation propre ; c'est avec mes yeux que je vois et non avec ceux de mon voisin, j'aurai par conséquent toujours raison d'affirmer que ce que je vois est vrai puisque c'est mon regard qui témoigne de la réalité du monde dans lequel il évolue et s'élabore. Il faut lire Misrahi pour aller encore plus loin et apprendre à diriger son regard vers ce qu'il peut voir, apprendre à créer sa vision, commencer à éprouver la joie d'une liberté voyante et visionnaire qui se doit à elle-même et enfin vivre la jouissance de s'en savoir tout à la fois créateur et créature, sujet et œuvre.

L'orientation qu'autorise un dire sincère s'opposera toujours à la confusion des affects livrés à la désorientation calculée que produit l'effet d'un discours séducteur. Au moyen de l'emphase ou d'une voix qui hurle, tribuns et médias affolent les auditeurs qui, pour fuir, ne disposent plus de la signalétique des mots signifiants. Aux discours insincères qu'il déteste, Lachès, répondant à Socrate, oppose celui de l'harmonie qui s'entend lorsque l'existence de l'orateur et de sa parole vont de concert. « Quand j'entends discourir sur la vertu ou sur quelque science un homme qui est vraiment homme et digne des discours qu'il tient, j'en éprouve un plaisir extraordinaire, en voyant comme l'orateur et ses discours se conviennent et s'harmonisent entre eux. Un tel homme me paraît être un musicien consommé, qui crée la plus belle harmonie, non sur une lyre ou tout autre instrument de divertissement, mais en mettant réellement sa vie en accord avec ses paroles, [...] Mais le discoureur opposé à celui-là m'agace d'autant plus qu'il semble parler mieux et alors j'ai l'air de quelqu'un qui déteste les discours. »¹

La ferveur : incandescence créatrice

Au-delà de la passion qui suppose encore la passivité et l'immobilisme ; au-delà des feux ravageurs et incendiaires des paroles qui assèchent le sens, Misrahi nous livre une authentique ferveur du dire. Il faut lire ici « authentique » au sens premier d'un acte signé par l'auteur. Si Misrahi invoque l'authenticité, c'est qu'elle exprime la vérité la plus intime du sujet au moment même où il se constitue comme tel. Être authentique c'est être auteur de soi-même. La ferveur qui désigne la fièvre est un feu elle aussi, mais un feu qui épure et qui soigne. Le feu sous la veille d'une conscience vigilante est toujours fécond, il transmute dans l'athanor de l'alchimiste, il rend fertile la terre qu'on brûle. Le même feu sans conscience est hors contrôle, incendie et ravage. Il ne s'éteint que lorsque qu'il a dévoré toutes ses nourritures possibles à commencer par l'esprit. Il n'y a jamais de feu sans matière à brûler qu'elle soit adéquate ou non. Alors que la ferveur du dire prend soin de celui auquel elle s'adresse, « l'effet » grille l'altérité.

De l'alambic de l'alchimiste du dire jaillissent les escarbilles d'une réflexion incandescente. Ce sont elles qui viennent illuminer toute lecture initiatique en tant qu'elle nous fait expérimenter ce dont elle nous parle. Les yeux du lecteur sont les oreilles de l'entendement. Avec Misrahi, il s'agit de cet autre de nous-mêmes vers lequel nous emmène ce texte tout en nous en offrant un avant-goût qui est déjà le goût même de soi. En cela le texte se donne aussi comme contexte. Ce feu embrasant et embrassant est celui là même que La Boétie évoque : « Le feu qui me consume est celui qui m'éclaire. » De ce brasier-là seulement se diffusera la clarté suffisante pour permettre à la conscience de s'orienter vers un plus haut degré d'elle-même, un plus haut degré de chaleur et de dilatation, un feu de joie toujours plus ardent. Misrahi dit quelque chose et c'est par ce dire, qui jamais ne s'éloigne de la coulée

1 Platon, *Lachès*, 188c. Traduction et notes d'Emile Chambry. Paris : Garnier-Flammarion, 1967, p. 238.

brûlante du sens, que nous ressentons dans le creuset de notre chair la puissance d'un verbe tenace et charnu qui nous tient à la route comme si la boussole nous éclairait de l'intérieur avec une telle évidence que personne désormais ne pourra plus nous indiquer un autre chemin que celui que nous serons désormais seul à sentir à emprunter quand bien même il serait invisible à autrui. L'origine latine de dire *dicere* signifie en premier lieu montrer. Les mots *indiquer* et *indice* viennent du même moule sémantique. C'est en ce sens que Misrahi le logophore est un guide véritable, mais un guide qui n'outrepassera jamais sa fonction en substituant son autorité à celle du sujet qui reste auteur de sa lecture.

La ferveur du dire comme désir ardent d'authenticité, voilà la voie anagogique de Misrahi. Pourquoi anagogique ? Parce qu'en disant, Misrahi met en mot l'élévation de la conscience par la dynamique du désir. Il s'agit donc bien d'une voie qu'il gravit lui-même et qu'il invite à suivre. En disant, Misrahi est à la fois éclaireur et éclairant. Il porte le dire au plus haut degré de son sens originel, celui qui indique et qui montre là où « cela » est à voir. Robert Misrahi raconte volontiers que Sartre lui conseillait d'écrire, car il avait, selon lui « des choses à dire ». Conseil, souhait, encouragement ou intuition de la part de Sartre ? Sans doute un peu de tout cela.

A partir de là, Misrahi ne se privera pas de dire ce qu'il a à dire, plus encore, il va puiser dans l'écriture ces dires futurs qui dorment encore dans les limbes de l'encrier. C'est en écrivant qu'on découvre ce qu'on pense. Au travers d'une œuvre qui s'augmente et s'intensifie encore et encore, Misrahi expérimente le dire comme puits d'une source inépuisable : le sens. Car la conscience et le sens se renouvellent l'un l'autre en s'épuisant, c'est-à-dire en dépensant l'énergie qu'ils versent l'un en l'autre sans rien capitaliser ni enfermer dans un quelconque coffret, fût-il celui du savoir. Tout au long de son œuvre, il place, pas à pas, mot à mot, les termes au plus près du sens jusqu'à leur faire épouser les replis les plus intimes de la pensée et du désir. Fidèle au *culte* (sois prudent) de Spinoza, Misrahi reste vigilant et fraîchement éveillé, comme si, à chaque phrase le contresens ou le malentendu guettait, risquant de trahir quelque chose de ce qui, dans le cœur en fusion du sens, est encore malléable. Il faut une extrême prudence pour saisir le sens encore tendre et lui attribuer la gangue d'un mot juste dans l'échelle d'une tonalité choisie. Il faut ne pas quitter, ne serait-ce qu'une seconde, le mouvement de l'esprit en train d'opérer la transmutation du sens en mot. En son sein, le mot juste tient le sens qui recèle l'intention. Chaque mot possède le précieux noyau d'une intention qui témoigne d'une attitude et d'une posture. Si chaque mot en dit long c'est parce qu'il est l'écorce d'une éthique. C'est l'éthique comme graine et comme fruit que l'écriture de Misrahi cultive pour la rendre féconde et savoureuse. Oui, « de se dire le désert fécond, à la fois se constitue et se dépasse »².

La fécondité du dire

- 157 -

Il s'agit maintenant de cheminer avec ce dire qui s'adresse à nous, à moi, à ce toi lectrice que je deviens en lisant. « Le moi s'éveille par la grâce du toi », écrit Bachelard. Si Misrahi s'adresse à moi lorsque je parcours son dire, c'est aussi qu'il me reconnaît un lieu de droit, une adresse comme place où ma légitimité puisse s'affermir et s'exercer. C'est aussi en cela que le dire misrahien reconnaît l'autre comme sujet indissociable d'un lieu particulier et inaliénable. L'Autre misrahien (avec un grand A) n'est jamais à conquérir (en tant qu'espace) ni à séduire (en tant qu'objet) ; l'Autre misrahien est à aimer « tel qu'il se désire » avec ce haut désir de soi qui s'accompagne de la joie

2 Robert Misrahi, *Construction d'un château*. Paris : Entrelacs, 2006, p. 29.

de sa propre altérité (celle que j'étais, celle que je suis, celle que je serai). Dire c'est donc faire acte d'altérité quand le philosophe pousse cet acte jusqu'à l'amour. Dans la ferveur supplémentaire du dire, se construit et se renouvelle l'amour de l'autre à qui je parle et en tant que je m'adresse à lui.

Misrahi, comme le petit poucet (avec plus de succès), jalonne le chemin de chacune de ses réflexions d'un concept-repère afin que nous puissions ensemble visiter sa doctrine sans jamais nous perdre dans l'approximation ou le malentendu. C'est aussi cela qu'il nomme éthique : le moyen de parvenir à soi, de non seulement se trouver mais aussi de se retrouver. En cela l'orientation fait partie intégrante de la construction de « son existence comme itinéraire »³. Misrahi dira, répétera, dira encore, autrement, à nouveau avec d'autres mots, d'autres formules ou bien encore et encore avec les mêmes mots dans d'autres occurrences. Il dira jusqu'à ce nous soyons suffisamment immergés dans sa pensée pour la saisir au plus près d'elle-même et sans ambiguïté. Bien sûr, l'interprétation subsistera toujours puisque nous sommes sujets donc inaliénables et indivisibles. Mais interpréter, en restant sur la ligne de crête d'un texte, c'est le faire sien sans risquer de trahir. Se saisir de la pensée de l'autre pour soi-même, c'est s'ajouter au dire de l'œuvre sans jamais s'y substituer. La frontière est fine entre l'appropriation d'une philosophie et sa prédation. Il faut écrire à la suite et non par-dessus. Le dire appelle au prolongement, non au palimpseste. Il faut avoir compris Misrahi pour dépasser Misrahi comme c'est par le désir qu'on dépasse le désir, par la liberté qu'on se libère de la liberté aliénante et par la spécularité que nous briserons les miroirs qui médusent à force de renvoyer la fatalité de ce nous-mêmes immuable et inexorable. Encore faut-il pour cela « être dans le bain » comme me le dit, au colloque de Cerisy, Robert Misrahi, dont je venais de rencontrer la philosophie et la personne : « Vous y êtes, vous êtes dans le bain ! ».

Pour ciseler le dire, Misrahi utilise tous les outils de l'écriture. La poésie, parce qu'elle charme les cerbères de nos rigides certitudes, la métaphore, parce qu'elle nous porte littéralement au milieu du sens, qu'elle nous fait ressentir, la pédagogie parce qu'elle nous donne les outils qui augmentent notre possibilité de comprendre et enfin la philosophie, parce qu'elle orchestre et harmonise les concepts afin que notre entendement déborde du plaisir de la compréhension de leurs rapports et de la mélodie elle-même. En cela, le « dire juste » nous écoute en faisant résonner en nous ce qui l'entend, le saisit et dont nous ignorions l'existence avant que le dire ne le nomme. Ce dire vrai qui sonne juste et fait résonner, Michel Foucault le nomme « *parrêsia* ». Il est *le courage de la vérité* et implique un acte de sincérité de celui qui, avant de dire aux autres, doit se parler franchement à lui-même. « Parce qu'il y a précisément cette symphonie, cette harmonie, entre ce que dit Socrate, sa manière de dire les choses et sa manière de de vivre. La « *parrêsia* » socratique comme liberté de dire ce qu'il veut est marquée, authentifiée par le son de la vie de Socrate lui-même..... Le franc parler s'articule sur le style de vie. »⁴

Quand le dire incise le sens, l'écriture creuse le sillon

Pour Misrahi, dire mieux, dire plus, c'est suivre, poursuivre et même parfois, chasser le sens. Pour l'approcher il se dépouille, il s'allège. Par l'action joyeuse et sincère de sa plume il creuse l'appétit du lecteur pour sa propre

3 Titre de l'ouvrage de Véronique Verdier, *Robert Misrahi L'existence comme itinéraire*. Lormont : Le Bord de l'eau, 2012.

4 Michel Foucault, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*, Cours au Collège de France, 1984. Paris : Gallimard-Seuil, p. 141.

écriture. En cela la lecture active préfigure l'écriture. Il faut écrire pour rendre ascendante notre réflexion et pour la voir se dépasser. Seule l'écriture comme reflet visionnaire est à même de nous indiquer le passage vers la conscience tout autre. Le tout autre misrahien, c'est précisément le sujet dépassé par lui-même. Le miroir agit en tant qu'il reflète et la réflexion s'élabore grâce au réflecteur, à la distance et au dédoublement. C'est par le miroir que se traverse le miroir. C'est par le dire, l'amour, la liberté, le désir, la conscience que se façonne le tout autre (dire, amour, désir, liberté, conscience, etc). La conversion, c'est-à-dire le retournement du sujet ou du concept vers lui-même, est l'acceptation du miroir comme outil d'une lucidité première (car sans lumière point de reflet possible). L'éthique, au-delà de l'acceptation de la *metanoia* (changement de perception de soi), constitue le désir renouvelé d'une conversion choisie (ici s'épousent le désir et le choix comme couple de la liberté). Il ne s'agit pas de se retourner encore et encore, ni pour la beauté du geste philosophique, ni par principe d'une permanente impermanence. Non, l'action du dire misrahien (en tant qu'il agit lorsqu'il s'agit) pose la joie à la fois comme piste et comme but. Elle n'est pas une perspective mais un centre, pas une recherche de l'astre - dont la sidération vaudrait comme fusion ultime - mais un rayonnement à partir de soi. Lorsque j'ouvre un livre de Misrahi, je me demande toujours ce qui va se transformer en moi sur la route des phrases. Car ces phrases sont en elles-mêmes un itinéraire, une orientation constante du lecteur et qu'il n'est pas question de l'abandonner au coin d'une page sur un malentendu (dont on a vu les dangers), un concept encore flou, ou un mot difficile (d'où le recours à la pédagogie). Misrahi a des « choses à dire » et il n'est pas question que le sens s'échappe entre l'écriture et la précieuse libation qu'en fera le lecteur. Il n'est pas question qu'en lisant nous perdions une seule goutte du nectar d'une pensée qui infuse encore dans la coupe à l'instant de la boire.

Face aux misologues qui refusent de se soumettre au logos « puisque le maître ce n'est pas le maître d'école c'est le logos »⁵, ajoute encore Foucault, Misrahi est un « logophore », il porte le verbe, il en est littéralement responsable (au sens de s'en porter garant, d'en être le gardien), mais, entendons-nous bien : son corps, ni ses épaules ne ploient sous la charge, car Misrahi ne supporte pas un fardeau, il élève jusqu'à nous le sens afin que nous puissions à notre tour nous saisir des précieuses braises, incandescentes, seules en mesure d'alimenter notre lucidité. Sans doute René Char sentit cela aussi lorsqu'il écrivit : « ... la lucidité est la blessure la plus proche du soleil ». La lucidité de Misrahi éclaire la trajectoire de la réflexion, c'est-à-dire de l'espace qui contient le mouvement de moi vers moi, les questions que ma conscience se pose à elle-même. Pour explorer l'espace où la conscience prendra ses distances vis-à-vis de ce « pas encore tout à fait autre » dont elle est en train de se séparer, il lui faut une lampe qu'un feu alimente. C'est précisément cette énergie-là qui scintille sous la braise, que Misrahi glisse dans chacun de ses livres et c'est pour cela qu'on ne peut échapper de sa lecture quant elle nous tient, car elle nous engage à connaître la vision de notre existence par notre lumière singulière. La sincérité sans complaisance du philosophe nous le dit franchement : « ... la liberté est un travail ».

Le lecteur pourrait bien tenter de quitter Misrahi et de fermer brutalement le livre, mais en aucun cas il n'échappera à lui-même. Sauf à se voir pointé du doigt par sa propre conscience et de rejeter la faute sur l'auteur. Misrahi, « le logophore », ne porte pas seulement son verbe, il porte le ferment du mien. En tenant dignement et fermement le verbe et son sens, Misrahi affiche et promène aux yeux de tous un désir libéré et pro-vocateur (au sens où il appelle à aller vers). Fuir l'attitude librement consentie à l'écoute d'un discours qui ne se préoccupe pas du sens

5 Ibid.

mais des affects, refuser la passivité qui attend tout de l'autre et ne s'autorise plus à se nourrir par elle-même. Ne nous ne trompons pas cette position d'abandon de soi est une im-posture. Elle est le lieu commun et non singulier qu'occupe le consommateur abruti lorsqu'il quitte le « quant à soi » seul en mesure de désigner la place d'un sujet vigilant. C'est bien dans ce néant désolé que réside la complicité de l'auditeur qui laisse captiver une attention dont il s'est au préalable dessaisi. Seul un mouvement d'arrachement pourra permettre à l'esprit de retrouver un mouvement libre et c'est justement en cette toujours possible séparation que réside la liberté comme choix existentiel. C'est et en ce sens que Spinoza écrit dans l'*Éthique* : « Le désir est l'essence de l'homme. » Oui il faut quitter perdre, rompre, s'arracher, connaître ce que Misrahi nomme la crise en tant qu'elle à la fois impasse et possibilité de s'en extraire par la mue et le déchirement de notre vieille peau. La crise est donc l'occurrence d'une transformation radicale. Celui qui change de peau laisse derrière lui une loque entachée de toutes sorte de problèmes visqueux. La nouvelle cuticule (peau encore fragile et fine) quant à elle sera adaptée à la nouvelle mesure de la conscience. C'est pour nous libérer de nous-même et coller au plus juste d'un sujet toujours en mouvement que le désir est à la fois moteur et conscience, car, précise Spinoza : « ... le désir est l'appétit accompagné de la conscience de lui-même. » (*Éthique*, III, 9, Scolie) Si la joie est un plaisir particulièrement efficace, c'est qu'elle est aussi la sensation jubilatoire de ce mouvement d'arrachement lorsqu'il est conscient de lui-même, c'est-à-dire qu'il se savoure comme liberté et comme autoconstruction. le sujet ne se doit qu'à lui-même. La philosophie de la joie misrahienne est la doctrine de l'autocréation jouissive autrement dit de la « jouissance d'être »⁶.

Il nous faut maintenant choisir entre Dieu et nous-mêmes. Ou bien nous sommes créés par lui et l'on a rien à dire - « Ce dieu dont on ne peut rien dire », écrit le philosophe dans son autobiographie,⁷ ou bien nous assumons la joie pleine de l'autocréation dont on a tout à dire à condition de nous saisir de notre capacité d'auteur. Oui il faut choisir, mais surtout ne pas rester seul, car la dérélition ronge la pensée autocréatrice et la désertification intérieure menace. C'est par les nouveaux liens qu'on se libérera des anciennes contraintes. « Le pôle opposé de la contrainte n'est pas la liberté, il est bien plutôt la relation »⁸, écrit Martin Buber.

Le dire misrahien comme énergie subversive et joyeuse

Se sentir seul à s'arracher continuellement à la sidération (qui bâillonne l'intelligence et conduit à la désolation) affuble d'une liberté triste, car libre mais amputée de mon humanité puisque coupée des autres. Dans cet effort sans joie qui sépare sans relier, se glisse la terrassante aporie : je suis à la fois libre et enfermé en moi-même ! C'est bien ce terrible danger que nous évite l'œuvre de Misrahi. Ses écrits sont là pour nous arrimer à l'humanité qui soutient l'autre côté de nous-même comme s'il nous disait : « Tu peux franchir la rive, des amis t'attendent. » Je peux, dès lors, me jeter à l'eau encore et encore, l'Autre sera toujours là pour m'éviter la noyade du solipsisme.

Rien qu'en cela, Misrahi a su transformer ma vie et donner force et consistance en ma joie encore flageolante

6 Robert Misrahi, *La Jouissance d'être*. La Versanne : Encre marine, 2009.

7 Robert Misrahi, *La Nacre et le rocher. Une autobiographie*. La Versanne : Encre marine, 2012.

8 Martin Buber, *La relation, âme de l'éducation ?* (1926). Paris : Parole et Silence, 2001, p. 63. Misrahi s'inscrit dans cette continuité en publiant *Martin Buber, philosophe de la relation*. Paris : Seghers, 1968.

sur ses jeunes jambes. Car, il faut bien se le dire ou se l'entendre dire : joie et résistance font un tout, l'une est l'envers de l'autre. Je ne parle pas de ces résistances calcifiantes qui font tenir mordicus à des idées changées en sarcophage, mais je parle de la résistance à la raideur rétive de l'esprit buté, de la résistance à ce « je » qui refuse de se transformer, de s'assouplir, de *s'altérer*, à cet ego qui prétend rester lui-même en tournant le dos à son Autre à venir (cet inconnu du sujet parce qu'incrédible). La joie authentique (en tant qu'auteur) et curieuse (et c'est encore tout un que joie et curiosité) me révélera (ou plutôt tissera pan par pan) ce meilleur de moi-même que je suis loin d'imaginer. Si la joie la plus intense me ramène à un réel toujours plus dense, c'est que l'imagination me connaît déjà trop. La joie créatrice préfère révéler les terres encore vierges que nulle pensée anticipatrice n'aurait déjà foulées.

« Qu'un être se transforme, sorte de ses limites, aussitôt meurt ce qu'il était auparavant », écrit Lucrèce. Voilà, je franchis le Styx, je laisse derrière moi mon vieux vêtement de peau, en deux mots je suis déjà morte à tous ceux dont l'esprit ne me suit plus, ne me voit plus. Je commence dans la pénombre à percevoir ma nouvelle tribu, mais j'ai bien peur que l'angoisse de la solitude ne revienne s'il me fallait un jour quitter ceux-là aussi. L'angoisse, la peur, la menace sont bien toujours là comme ombre au-dessus du désir. Il faut là dire encore pour retrouver la présence d'une joie élargissant, dire encore pour retrouver le chemin, dire comme, en une formule, on ouvre la caverne ou bien l'on rappelle le bon génie. Car l'éthique de Misrahi ne se contente pas de nous montrer la joie, ni de nous faire éprouver la rigueur du travail de la liberté, elle pose les bases de la fabrication des formules et des procédés, elle apprend à dire « sésame... ». Toutes les portes s'ouvriront dès lors que nous aurons le courage du courage et le désir du désir. La pensée magique cèdera le pas devant une magie de la pensée incomparablement plus puissante à transmuter le réel.

En écrivant page après page, livre après livre, Misrahi n'a lâché ni les mots ni le verbe ni la plume. Oui, il a des choses à dire et les dira : envers et contre tous. Encore faut-il, pour saisir l'importance cruciale d'une philosophie de la joie (par la ferveur d'un dire sans complaisance), désirer, sans calcul pour les auditeurs et pour soi, la jouissance et l'autonomie. Car c'est par le calcul que s'immisce l'intention de « produire un certain effet » au détriment du « dire quelque chose ». Mais de quelle volonté et de quel effet parle-t-on ? L'audimat pour les médias et ses « effets » sur les ventes en masses pour les grands distributeurs, par exemple. Ce « certain effet » est un effet de masse issu d'un calcul certain auquel la révolution en miroir ne saurait répondre que par une violence tout autant massifiante. Au contraire, le travail de l'individu « à son sujet » est précisément de résister à sa propre agressivité. Pour faire face à tout calcul et toute stratégie désolatrice, Misrahi propose une « réciprocité » qui est un débordement plutôt qu'une générosité.

Misrahi n'incite ni à la révolte ni à la violence réactionnelle, il incite à une joie rayonnante et ressourçante dont s'écoule comme un miel une résistance sans amertume. Car la philosophie de Misrahi ne se pose pas en contre-pouvoir, mais elle s'instaure en puissance. Pour sentir la puissance, il faut décider d'ignorer le pouvoir et se tourner vers la capacité créatrice et autocréatrice de l'esprit et de l'humanité. Misrahi a des choses à dire pour exprimer la pleine saveur du sens. Il faut lire et entendre ici ex-primer au sens artisanal où le parfumeur tire de chaque fleur l'essence de sa fragrance. Mais que peut-on bien exprimer du sens au travers d'un mot ? Quel serait ce pur extrait de sens que le mot juste vient littéralement presser ? C'est le désir à l'œuvre, l'acte même de la joie. L'azur est bleu même si le regard ignorant s'arrête au nuage ; la joie est pure même si l'esprit flou s'arrête à la tristesse ; l'autre est amour même si la conscience obscure s'arrête à la peur et « le dire » est le langage de tout cela.



peut être

- 162 -

